

1.

Le sublime et l'abject

Pendant des siècles, les hommes pensèrent que l'univers était régi par un principe divin et que les dieux les faisaient souffrir pour leur apprendre à ne pas se prendre pour des dieux. Ainsi ceux de l'ancienne Grèce punissaient-ils les hommes atteints de démesure (*hubris*)¹. Et c'est à travers le grand récit des dynasties royales – Atrides ou Labdacides – que l'on saisit le mieux le mouvement alterné qui conduisait le héros, ce demi-dieu, à occuper tantôt la place d'un despote, pris par l'ivresse du pouvoir, et tantôt celle d'une victime soumise à un implacable destin.

Dans un tel univers, tout homme était à la fois lui-même et son contraire – héros et ordure –, mais ni les hommes ni les dieux n'étaient pervers. Et pourtant, au cœur de ce système de pensée, qui définissait les contours de la Loi et de sa transgression, de la norme et de son inversion, tout homme ayant atteint le sommet de la gloire risquait toujours d'être contraint de se découvrir pervers – c'est-à-dire monstrueux, anormal –, et d'être conduit à mener une vie parallèle, celle d'une humanité abjecte. Œdipe en est le prototype. Après avoir été le plus grand roi de son temps, il fut réduit à l'état de souillure – visage sanglant et corps déchu – pour

1. *Hubris* signifie à la fois excès, démesure et injure.

La part obscure de nous-mêmes

avoir commis, sans le savoir et par la faute d'une généalogie « boîteuse », le pire des crimes : épouser sa mère, tuer son père et être à la fois le père et le frère de ses propres enfants, condamné à vouer aux gémonies sa descendance. Rien n'est plus humain que cette souffrance d'un homme responsable, et donc coupable *malgré lui*, sans avoir *fauté*, d'un destin ordonné par les dieux.

Dans le monde médiéval, l'homme, corps et âme, appartenait non pas aux dieux mais à Dieu. Conscience coupable, partagée entre chute et rédemption, il était destiné à souffrir, autant par ses intentions que par ses actes. Car Dieu était son seul juge. Et, dès lors, après s'être fait monstre par la faute du Démon tentateur, qui lui avait inculqué le goût du vice et de la perversité, il pouvait toujours, par la force de sa foi, ou touché par la grâce, redevenir aussi humain que le saint qui acceptait les sévices envoyés par Dieu. Telle était la destinée de l'homme soumis à cette puissance divine : par sa souffrance ou son martyre, il permettait à la communauté de se souder et d'apprendre à désigner ce que Georges Bataille appelle sa « part maudite¹ » et ce que Georges Dumézil, à travers l'histoire du dieu Loki², définit comme un lieu hétérogène nécessaire à tout ordre social.

Tant du côté des mystiques, qui offraient leurs corps à Dieu, que chez les flagellants, qui imitaient la passion du Christ, ou encore lorsqu'on étudie l'itinéraire sanglant et

1. Georges Bataille, *La part maudite* (1949), *Œuvres complètes VII*, Paris, Gallimard, 1976, p. 17-179.

2. Loki est un dieu du monde scandinave foncièrement amoral, sans dignité, injurieux, semeur de troubles, travesti, coupable de se faire sodomiser. Il n'est le représentant d'aucune des trois fonctions (souveraineté, guerre, fécondité). Exclu de la communauté des autres dieux, il leur est pourtant indispensable : ils ont besoin de ses services, bien qu'ils se méfient de lui et le fassent « pirouetter ». Cf. Georges Dumézil, *Loki* (1948), Paris, Flammarion, 1986.

Le sublime et l'abject

héroïque de Gilles de Rais – et sans doute dans bien d'autres histoires –, on trouve, sous différents visages, cette alternance de sublime et d'abject qui caractérise la part obscure de nous-mêmes dans ce qu'elle a de plus hérétique, mais aussi de plus lumineux : un asservissement volontaire conçu comme l'expression de la plus haute des libertés.

Dans le commentaire saisissant qu'il a donné, en 1982, de la destinée d'une idiote au IV^e siècle, telle qu'elle est racontée dans l'*Histoire lausiaque*¹, Michel de Certeau a saisi sur le vif la structure de cette face nocturne de notre humanité.

En ce temps-là, enseigne l'hagiographie, vivait dans un monastère une jeune vierge qui simulait la folie. Les autres la prirent en dégoût et la reléguèrent à la cuisine. Elle se mit alors à rendre n'importe quel service, la tête recouverte d'un torchon, mangeant miettes et épluchures sans se plaindre, bien qu'elle fût rouée de coups, injuriée, maudite. Averti par un ange, un saint homme se rendit au monastère et demanda à rencontrer toutes les femmes, y compris celle que l'on nommait « l'éponge ». Quand elle lui fut présentée, il tomba à ses pieds, réclamant sa bénédiction, au milieu des autres femmes, convaincues désormais de sa sainteté. Cependant, ne pouvant supporter l'admiration de ses sœurs, « l'éponge » quitta le monastère et disparut à jamais.

« Une femme donc, écrit Michel de Certeau [...]. Elle se soutient d'être seulement ce point d'abjection, le "rien" qui fait rebut. Voilà ce qu'elle "préfère" : être l'éponge [...]. Elle prend sur elle les plus humbles fonctions du corps et se perd dans un insoutenable, au-dessous de tout langage. Mais ce rebut "dégoûtant" permet aux autres femmes le partage des repas, la communauté des signes vestimentaires et corporels

1. *Histoire lausiaque* : œuvre de Palladius de Galatie (fin du IV^e siècle ap. J.-C.) où sont racontées les légendes hagiographiques des moines et des ascètes.

La part obscure de nous-mêmes

d'élection, la communication des mots ; l'exclue rend possible toute une circulation¹. »

Si, de nos jours, le terme d'abjection renvoie au pire de la pornographie² à travers des pratiques sexuelles liées à la fétichisation de l'urine, des matières fécales, du vomi ou des fluides corporels³, ou encore à une corruption de tous les interdits, il n'est pas séparable, dans la tradition judéo-chrétienne, de son autre facette : l'aspiration à la sainteté. Entre l'ancrage dans la souillure et l'élévation vers ce que les alchimistes appelaient autrefois le « volatile », en bref entre les substances inférieures – du bas-ventre et du fumier – et les substances supérieures – exaltation, gloire, dépassement de soi –, il existe donc une étrange proximité, faite de déni, de clivage, de répulsion, d'attrance.

Autrement dit, l'immersion dans la souillure commande l'accès à un au-delà de la conscience – le subliminal – autant qu'à la sublimation au sens freudien⁴. Et la traversée de la souffrance et de la déchéance conduit ainsi à l'immortalité, suprême sagesse de l'âme.

1. Michel de Certeau, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, 1982, p. 51.

2. Pornographie : à l'origine, le terme renvoie à tout discours qui s'intéresse à la prostitution et à l'amour vénal. Il signifie aujourd'hui tout ce qui, dans les diverses représentations de l'acte sexuel, est destiné à choquer, à provoquer, à blesser, à horrifier. Cf. Philippe di Folco (éd.), *Dictionnaire de la pornographie*, Paris, PUF, 2005. Cf. également le livre classique de Julia Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, Paris, Le Seuil, 1980.

3. *Id.*

4. C'est à Johann Friedrich Herbart (1776-1841) que l'on doit l'invention du mot « subliminal » pour désigner les atomes de l'âme refoulées au seuil de la conscience. En 1905, Freud conceptualisera le terme « sublimation » pour décrire un type d'activité créatrice qui tire sa force de la pulsion sexuelle en tant qu'elle investit des objets socialement valorisés. Cf. Élisabeth Roudinesco et Michel Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse* (1997), Paris, Fayard, 3^e éd., 2006.